NUMÉRO 1

Un numéro : 0 fr. 25
La série de 10 numéros : 2 fr. 50
Un an : 6 francs
Etranger : 8 francs

L'Un

Anciennement "LA MÊLÉE"

Bi-Mensuel

MARS 1920

Marcel SAUVAGE
250, rue de la Convention
PARIS (XVe)

ASPECTS SOCIAUX

de « BIRTH CONTROL », la libre maternité

Emma GOLDMAN

Il y a 150 ans, un grand homme, Robert Thomas Malthus, le père de « Birth Control » conçut une grande idée. Il n'est pas possible d'entrer dans une discussion détaillée du mérite des concepts de Malthus, à savoir que la terre n'est pas assez riche et fertile pour subvenir aux besoins d'un accroissement excessif de la population. Certainement si nous regardons les champs de bataille de l'Europe nous trouverons que dans une certaine mesure sa déclaration est exacte. Mais je suis assurée que si Malthus vivait aujourd'hui, il se rallierait aux étudiants en sociologie et aux révolutionnaires qui disent que si la masse du peuple continue à être pauvre et si le riche s'enrichit toujours, ce n'est pas parce que la terre est peu fertile et pas assez riche pour subvenir aux besoins d'une race excessive, mais parce que la terre est la propriété de quelques-uns, à l'exclusion des autres.

Le capitalisme qui, du temps de Malthus, était dans l'enfance, a grandi depuis avec un appétit de monstre insatiable, mais il ne peut rien sans le militarisme et depuis que la masse du peuple fournit la matière destinée à être détruite dans les tranchées et sur les champs de bataille, le capitalisme a beau jeu. Il absorbe le peuple pour le rejeter ensuite, en temps opportun, dans la fournaise industrielle.

La masse humaine superflue qui grossit les rangs des oisifs et qui représentait la plus grande menace des temps modernes est appelée par nos bourgeois, politiques, économistes « l'armée de réserve du travail ». Et cette surabondance de population ne doit diminuer en aucun cas, car ce serait la ruine de l'institution sacrée du capitalisme. Pour cela, les économistes politiques, d'accord avec tous les défenseurs du présent régime, prêchent la repopulation et sont par conséquent opposés à « Birth Control ». Mais les théories malthusiennes apportent avec elles d'irréfutables arguments parce qu'elles prennent appui sur les plus importants problèmes sociaux :

1° Au point de vue scientifique, l'effort des plus éminents savants, nous montre que des gens surmenés par le travail et insuffisamment nourris ne peuvent procréer que des enfants maladifs. En dehors de cette observation nous sommes en face de ce fait terrible, reconnu même par les moins éclairés, qu'une éducation imparfaite des masses surmenées et mal nourries a pour résultat une procréation excessive d'enfants anormaux, infirmes et malheureux. Le fait est si alarmant que les réformateurs de la société éprouvent le besoin de créer une maison d'éducation pour enrayer les effets de ce déplorable état de choses.

2° Le réveil intellectuel de la femme est d'un grand poids en faveur de « birth control ». A travers les âges, la femme a porté son fardeau. Elle a fait son devoir un millier de fois plus que les soldats sur le champ de bataille. Le travail du soldat n'est que d'arracher la vie. Pour cela, il est payé par l'Etat, encensé par les charlatans politiques et l'enthousiasme du peuple. Mais la fonction de la femme est de donner la vie. Pourtant ni l'Etat, ni les hommes politiques, ni l'opinion publique ne font la plus légère provision d'admiration en faveur de la femme qui donne la vie. A travers les âges, elle fut prosternée devant le fabricant de ses devoirs — imposés par Dieu — et devant le capitalisme, et l'Etat, et la morale. Mais voici qu'elle a elle-même gagné sa liberté. Elle a tourné sa face vers la lumière et proclamé hautement qu'elle ne voulait pas participer au crime, plus longtemps, en donnant naissance à des êtres infortunés destinés à être écrasés par la roue du capitalisme, à être mis en lambeaux dans les tranchées et sur le champ de bataille. Quel est celui qui pourrait lui donner tort? C'est la femme qui risque sa santé et sacrifie sa jeunesse pour la reproduction de la race. Elle doit donc avoir le droit de décider combien elle peut donner d'enfants.

Il est reconnu par les docteurs que, « les maladies de la femme » sont dûes à des maternités constantes. C'est pour cette raison encore que les femmes doivent savoir qu'entre chaque grossesse elles doivent, pendant une période de 3 à 5 ans, reprendre des forces physiques et morales dans l'intérêt même de l'enfant.

Mais ce n'est pas la femme seule qui doit comprendre l'importance de « birth control ». Les hommes aussi, spécialement les travailleurs, ont appris à considérer les grandes familles comme une gêne qui paralyse le cerveau et engourdit les muscles des masses travailleuses. Le salaire d'un homme, père d'une famille nombreuse est insuffisant, il vit au jour le jour, et cela l'oblige à faire des courbettes, se livrer à des compromis, pour gagner tout juste assez pour les petites bouches. Il n'ose pas se joindre à une organisation révolutionnaire ; il n'ose pas combattre ; il n'ose pas émettre une opinion. La masse des travailleurs doit comprendre la nécessité du « birth control » comme un moyen de se libérer du terrible joug et en attendant mieux comme un moyen d'améliorer le sort des enfants déjà nés.

Un autre avantage, et non le moindre, sera un changement dans les relations des sexes. Quoique restreint encore, ce changement se fait sentir parmi une minorité très appréciable. Beaucoup d'hommes considèrent la femme comme une chose, le moyen qui conduit à une fin, plus communément un plaisir physique et un but. Mais il y a des hommes qui voient autre chose dans la femme et qui ont compris que si l'homme est émancipé des superstitions du passé, rien ne sera changé dans l'ordre actuel aussi longtemps que la femme n'aura pas pris sa place avec lui dans la grande lutte sociale. Ces hommes ont appris que si la femme s'épuise en grossesses continuelles, en couches et en lavages de linge, elle a peu de temps de reste pour tout autre chose, pas même le loisir de questionner le père de ses enfants sur ses préoccupations et ses ennuis. En dehors de son épuisement physique et de ses troubles nerveux, elle devient un obstacle à l'avenir de l'homme et souvent son ennemi le plus acharné. Alors pour leur propre défense et aussi pour le besoin de trouver en leur femme une compagne et une amie qu'ils aiment, un grand nombre d'hommes se sont ralliés au « Birth Control ».

La question de « Birth Control » peut être considérée comme la pierre de touche des temps modernes.

Quand tant de mères sont appelées à travailler de longues heures afin d'élever les enfants qu'elles ont involontairement mis au monde, comment ose-t-on parler des beautés de la maternité ?

Dans l'existence monotone des magasins, des manufactures, des usines et des cinémas, la seule distraction est l'aventure sexuelle qui, pratiquée sans les méthodes de prévention [illegible] milliers de femmes sont immolées à l'avortement parce qu'elles sont soignées par des docteurs sans scrupules, des sages-femmes ignorantes, qui opèrent en secret et à la hâte. Et les poètes et les politiciens chantent la gloire de la maternité ! Quel plus grand crime fut jamais perpétré ?

Nos moralistes le savent, mais ils persistent en faveur d'une éducation stupide à l'égard de nos enfants. Ils prétendent que la limitation des naissances est une tendance moderne parce que la femme d'aujourd'hui est de mœurs relâchées et souhaite éviter les responsabilités. En réponse à ceci, il est nécessaire de montrer que la tendance à la limitation des enfants est aussi vieille que le monde. Nous avons comme documents à l'appui de cette assertion, des écrits d'un savant allemand (le Dr Theilbade) qui prouvent que cette tendance prévalait déjà parmi les Hébreux, les Egyptiens, les Perses et beaucoup de tribus américaines. La peur des enfants était si grande que les femmes employaient les plus hideux moyens plutôt que de mettre au monde un enfant non désiré. Ainsi le Dr Theilbader énumère 57 méthodes d'avortement.

Non, ce n'est pas parce que la femme ne veut pas de responsabilités, mais parce qu'elle en a trop qu'elle désire prévenir la conception. Jamais, dans l'histoire du monde, la femme n'a été plus consciente qu'aujourd'hui. Jamais autrefois, la femme n'a été capable de voir dans l'enfant un atome de la société, l'homme ou la femme futurs, le plus puissant facteur de la construction d'un nouveau monde.

Nous entendons dire : aussi longtemps que la loi fera un crime de la discussion des mesures préventives de la conception, il ne faudra pas discuter de ces dernières. Mais les lois sont établies pour être refaites et défaites. Comment osent-elles réclamer que leur soit soumise la vie? Est-ce parceque quelque stupide fanatique, à l'esprit et au cœur étroits, laissa à son passage une loi — au temps où hommes et femmes étaient esclaves des superstitions religieuses et morales — que nous devons lui être assujettis pour le restant de nos jours? J'appelle votre attention sur la décision donnée en faveur de « Birth Control » par le juge Gatens of Portland, Oregon. « Il me semble que le mal dont souffre le peuple aujourd'hui est la la pruderie. L'ignorance et la prudence mettent toujours des entraves au progrès. Nous savons tous que certaines choses sont mal faites dans la société, que nous supportons beaucoup de maux, mais nous n'avons pas la force de les rejeter et nous les admettons, mais quand quelqu'un attire notre attention sur quelques-uns de ces maux, nous feignons l'ignorance et semblons outragés ». La frayeur d'aller en prison pour ses idées, si prédominante, est ce qui fait notre mouvement si pâle et si faible. Je n'ai pas une frayeur semblable. Mon opinion est que ceux qui craignent d'aller en prison pour leurs idées n'ont jamais considéré leurs idées comme ayant beaucoup de valeur. En outre, il y a de plus mauvais endroits que la prison. Mais si j'ai à payer de ma liberté mon dévouement à « Birth Control », une chose est certaine, c'est que la marche de l'idée ne sera pas entravée, pas plus que cela ne m'empêchera de propager l'idée.

Je ne sais pas combien parmi vous sont décidés à me suivre, mais je reste l'un des soutiens d'un mouvement mondial, d'un mouvement qui tend à donner sa liberté à la femme contre le terrible joug et l'esclavage d'une progéniture excessive, d'un mouvement qui réclame pour chaque enfant le droit de naître dans de bonnes conditions, d'un mouvement qui aidera la femme à se libérer du travail et de son éternelle dépendance, d'un mouvement qui introduira dans le monde une maternité nouvelle.

Je considère ce mouvement si important et d'une vitalité telle qu'il défiera toutes les lois de tous les codes.

Jamais donc je ne reconnaîtrai et subirai l'Autorité, non plus que je ne ferai la paix avec un système qui ravale la femme au rôle de couveuse et qui s'engraisse d'innocentes victimes.

Et je ne m'arrêterai pas jusqu'à ce que la conclusion soit clairement en faveur d'une maternité libre, et d'une vigoureuse, joyeuse et heureuse enfance.

Emma GOLDMAN.

PRENDRE NOTE

J'apprends avec stupeur qu'un certain nombre de gens qui m'appellent camarade depuis des années n'ont jamais lu que le titre de ce journal. La « Mêlée »

L'Un

Anciennement la « Mêlée »

LIBERTAIRE, INDIVIDUALISTE, ÉCLECTIQUE

Ceux qui s'intéressent à nos idées et à notre propagande anarchistes liront « L'Un » et le soutiendront. Ceux qui savent les difficultés de l'heure actuelle et que je ne fais point tout ce qu'il me plait, parce que malade, comprendront « L'Un », toi, moi, celui qui est contre toute société politique où doit fleurir l'âme grégaire.

Les vrais individualistes ne sont qu'une poignée, c'est à ceux-là que je m'adresse.

M. S.

Au lieu d'un Livre reparaîtra incessamment, quelques feuillets du manuscrit se trouvant égarés, ce n'est là qu'une interruption inopinée.

L'IDÉE-FORCE

« La pensée est considérée, dans la tradition occulte, comme une des forces les plus puissantes et les plus effectives en action dans l'univers. Les idées sont des agents actifs de bonheur ou de malheur, suivant le caractère de leur centre d'émission et suivant l'intensité de cette émission. La question de leur origine première, question toute métaphysique, est tranchée par Claude de Saint-Martin, le grand philosophe occultiste ; en montrant que le germe seul des idées est en nous, comme le chêne est seulement en germe dans le gland. La sensation vient développer et faire fructifier certains de ces germes d'idées, comme la chaleur et l'eau développent le chêne. A la théorie matérialiste des idées dérivées uniquement des sensations, l'occultisme vient démontrer le point commun d'union en révélant le caractère et le mode de développement des idées germes et leur rôle intermédiaire entre les divers plans.

PAPUS.

HAN RYNER, ECRIVAIN

Allocution prononcée au Théâtre de la Renaissance

« Car j'ai brisé ces œuvres dans « mon esprit, je veux dire que je « les ai oubliées afin de pouvoir en « faire de nouvelles avec une in- « telligence aussi libre que mes « mains. »

Il convient, dès l'abord, d'appliquer à Han Ryner lui-même ces mots qu'il prêta à Phidias dans une des paraboles de la liberté. Il a, en effet, avec un remarquable courage renié toute une partie de son œuvre, la première et peut-être encore la plus volumineuse, celle des romans réalistes où il exprima, à la faveur de pénétrantes analyses, de si poignantes réalités — et qui comprend : Chair vaincue, Ce qui meurt, la Folie de misère, l'Humeur inquiète, Vie d'enfant, en collaboration avec Alphonse Daudet, Le Crime d'obéir, le Soupçon, la Fille manquée, le Sphinx rouge, sans omettre des études sociologiques : « La paix pour la vie » ; deux ouvrages de critique littéraire qui, pour leur franchise, valurent à l'auteur d'après accueils : Le Massacre des Amazones et Prostituées; enfin un volume de vers : Les Chants du divorce, un de ses tout premiers livres où il s'avère d'ailleurs inapte à jouer du tympanon selon l'octosyllabe et l'alexandrin.

∴

Han Ryner, et ce renoncement le prouve déjà suffisamment, est un des très rares écrivains de sa génération qui aient à tel point méprisé le succès pour tâcher à se dépasser chaque jour un peu plus.

Je pourrai, puisque la division du travail est plus que jamais à l'ordre du jour, distinguer le poète, le critique, le dramaturge, le conteur, le romancier, le penseur, et dire comment s'est exprimée, s'est dépassée en chaque genre la personnalité de Han Ryner, mais, ce serait là, sinon chose impossible — fractionnement arbitraire ne répondant à aucune réalité, ni à cet esprit de synthèse qui s'affirme depuis Les Voyages de Psychodore et malgré les plus diverses collaborations dans presque toutes les revues de l'époque.

∴

Han Ryner écrivain est, par excellence, avec tout ce qu'implique cette sorte de définition — le poète philosophe — poète en vérité d'une étrange puissance d'expression, puisqu'il réussit à donner à l'abstraction même un visage vivant qui se mouille de larmes ou rayonne de la plus pure des joies. Poète philosophe en dehors de toute formule, et l'on ne peut séparer ces deux termes, parce que chez notre auteur l'image n'est en soi ni la raison, ni l'illustration, ni la fin du texte, mais simple et de rare qualité, la forme même de la pensée en la plus lumineuse des poésies. Et ce sont — des réalités, carrefours de pensées et de rêves, — les fleurs belles et harmonieuses comme des nécessités qui se dévoilent ou,

idées de souffrance au rythme des phrases qui tombent comme des soldats blessés. Poète qui discourt avec son démon en de magnifiques dialogues où il est passé maître. Poète au sens profond du mot, parce qu'au delà du regard il découvre avec les yeux de l'esprit et sait nous dire comme il a senti et comme il a vu — la multiple vérité : la force qui germe, la destinée qui se développe, le dieu qui meut le brin d'herbe et fait chanter le chœur des étoiles. Poète, conteur de rêves, comme il a su comprendre et nous donner les fleurs, les fruits, les troupeaux, la forêt, la montagne, la mer, le firmament, les phénomènes, les passions.

Pourtant et malgré les coups d'ailes imprévus, il n'est point un lyrique au sens courant du mot : la caractéristique de son écriture est par dessus toute chose la sérénité souriante. Cela, sans doute, il l'acquit à fréquenter longtemps ces grecs anciens qu'il connait parfaitement et, peut être aussi, parce que, le style étant la vie, l'homme et le penseur ont découvert que la sagesse du cœur est plus haute que la sagesse du cerveau.

Han Ryner, dont il est si difficile de détacher l'œuvre, possède, uni à cette sérénité illuminant chacune de ses pages, le sens du rythme et de la musique, et tant, que parfois sa plume sur le papier semble le plectre qui court et joue sur les cordes d'une lyre. On dirait que les mots qu'il emploie sont des notes qu'il cherche tant est grand son souci de la nuance. « Dans la prison des mots, écrit-il, toutes les sagesses deviennent des folies », et, pour exprimer sa sagesse, la bonne accoucheuse d'âmes, il se refuse au dogmatisme des mots et des maximes immobiles, sachant, mieux que personne, combien la nuance seule est l'âme et la lumière — vraiment, des êtres et des choses.

Et quelle solidité, et quelle sûreté dans la forme, et quelle grâce directe et simple [illegible] écrivain, facture, pouvait tenter d'écrire Le Cinquième Evangile?

Han Ryner, disais-je, n'est pas un poète philosophe, lyrique au sens total du mot et surtout au sens contemporain, car, tous ses livres, depuis ses étonnantes Paraboles jusqu'à la Tour des Peuples, sont la mise en œuvre d'une logique à la fois la plus ferme et la plus généreuse — de là aussi son modèle de phrase, sans rameaux inutiles, claire, si profondément équilibrée et presque toujours oratoire et si proche des meilleures périodes de l'antiquité que la transcription du français à l'attique s'opère parfois d'elle-même sous les yeux du lettré.

Mais, du fait que Han Ryner écrivain, évoque des canéphores souples et graves, cela ne veut point dire qu'il vive en d'autres temps. Il a, si je puis dire, du naturalisme à la Flaubert, la hantise du mot juste et, comme je le disais, voici peu, le goût des rythmes et peut être des héros chers à cette pléïade d'artistes dont il fut et qui gravitaient si hellement alentour de la Phalange.

Moderne il l'est par cet effort d'expression grandiose quelque peu mystique vers une quatrième dimension dont rêvent les hommes depuis l'initié Pythagore et qui trouble, maintenant plus que jamais, tant d'esprits, parfois de si navrantes et comiques façons.

Han Ryner réussit, lui, dans son style même, à disloquer et élargir les notions du temps et de l'espace, à nous suggérer quelque chose d'au-delà les limites connues.

Moderne enfin il l'est par son indéfectible individualisme, mais rayonnant et lumineux toujours, en un temps où trop d'artistes, n'étant plus que des hommes d'affaires, vendent aux snobs et aux aventuriers du bluff un style prétentieusement inorganique.

∴

Et ce m'est une très grande joie, mon cher et noble Han Ryner, que d'apporter ici, de la part de ces jeunes écrivains, qui ne placent point l'idéal en l'ignorance de la langue française, de ces jeunes, méconnus peut-être parce qu'ils n'érigent point tapageusement en critère de la beauté le grincement des bielles mal graissées, de vous apporter, disais-je, en leur nom, l'hommage fervent de libres efforts à un maître indépendant.

Marcel SAUVAGE.

Lettre ouverte aux Travailleurs des champs

(Suite)

J'ai écrit, voici quelques lignes, que c'était *extérieurement* que vous sembliez attachés à des coutumes et à des préjugés qui supportent mal un examen critique. J'entends par là tout un ensemble de chaines et de liens légaux et moraux, religieux et laïques, de convenances et de traditions qu'il est de bon ton d'observer, lesquels finissent par constituer un poids lourd à traîner le long du chemin de la vie, déjà assez âpre à gravir par lui-même. Reste à savoir si, en votre for intime, vous êtes aussi attachés à ces règlements et à ces convenances, que vous le paraissez. Par exemple, la morale de conventions, n'y êtes-vous pas prêts à renoncer dès que votre instinct prend le dessus et, — condition essentielle, hélas! — dès qu'on ne vous voit pas? Les convenances?... une fois la porte fermée et, étant entendu que personne d'étranger ne vous écoute, n'êtes-vous pas d'accord avec moi que maintes d'entre elles sont absurdes et surannées? La loi? Ah! Quand elle vous gêne, n'êtes-vous pas ceux qui, en eux-mêmes, regimbent et grommellent le plus fort? L'Etat, les institutions parlementaires, les hiérarchies et les combinaisons administratives, tout cela n'a guère, au fond, votre [illegible]

Donc, l'idée d'une race, d'une espèce humaine dans laquelle chacun serait libre de se conduire comme sa nature l'y pousse, comme ses réflexions le déterminent à condition de ne point gêner autrui, de ne point empiéter sur ce qu'il est et sur ce qu'il a — de ne point le contraindre à faire comme soi — cette idée-là ne vous est pas antipathique. L'idée d'une espèce humaine partagée entre une infinité d'associations, grandes ou petites, et pour toutes sortes de buts — se régissant chacune à sa guise sans qu'aucune songe à empiéter sur les autres et toute latitude étant concédée aux familles et aux isolés entendant vivre en dehors de toute association, — cette idée-là ne vous est pas plus antipathique que la première. Vous ne tenez pas outre mesure, autant que je sache, aux gouvernements, aux directions, aux centralisations, aux tribunaux, aux prisons, à toute la complication administrative, enfin

Je m'attends à votre réponse que ce n'est probablement pas la première fois que vous avez entendu parler ainsi et qu'en effet vous n'êtes nullement hostiles à l'existence d'un état de choses et d'un état d'esprit qui permette à chacun de faire ce qu'il pense et juge le mieux pour vivre sa vie personnelle le plus pleinement possible à condition de ne pas empêcher les autres de vivre à leur guise, cela sans que l'Etat, la loi ou une autorité quelconque s'en mêle; — qu'il vous paraît équitable que chacun règle son existence comme mieux lui convient, sans souci des conventions régnantes, pourvu qu'autrui ne soit pas obligé de faire comme lui; — que vous comprenez très bien que selon son tempérament, ses réflexions, ses aspirations, on soit athée ou croyant, partisan du travail en association ou du labeur en isolé, on se borne à une expérience amoureuse ou en expérimente plusieurs, et ainsi de suite dans tous les domaines. Mais que ceci admis, les propagandistes des idées qu'ils croient propres à rénover la vie sociale préconisent et proclament: ceux-ci la socialisation légale des produits et des outils de production, ceux-là la mise en commun de toute la production quelle qu'elle soit, afin que le consommateur puisse recevoir ou prendre selon ses besoins, soit que l'Etat — et c'est le socialisme — lui demande compte de son travail; soit que la Communauté — et c'est le communisme extrême — ne s'en soucie en rien; il y a là, dans l'un comme dans l'autre système d'organisation sociale, des conditions de fonctionnement qui choquent votre conception de l'équité.

Cette objection n'a pas frappé que vous. Il a semblé à des esprits sincèrement épris de liberté, que la liberté individuelle était singulièrement restreinte si elle ne pouvait s'accuser dans le domaine de la production et de la consommation de la même façon qu'on peut en prévoir l'exercice dans le domaine intellectuel ou moral par exemple. Il y a, on le voit, idées avancées et idées avancées, comme il y a fagot et fagot. Pour nous, partisans de la liberté individuelle poussée jusqu'à ses extrêmes limites — à condition de ne pas empiéter sur la liberté d'autrui — et dans tous les domaines la sphère de l'activité économique y comprise, nous nous différencions nettement des socialistes et des communistes en nous désignant sous le nom d'Individualistes. Nous protestons de toutes nos forces, de toute l'énergie que nous sommes capables de déployer, contre toute loi ou réglementation qui empêcherait l'être individuel de disposer en toute liberté — et en dehors de toute ingérence de l'Etat ou d'une autorité quelconque — et à sa guise, de son effort personnel, c'est-à-dire obtenu sans le secours d'autrui.

Qu'on nous entende bien : nous sommes, nous individualistes, tout autant que n'importe qui contre la domination de l'homme sur l'homme et l'exploitation de l'homme par l'homme, nous en sommes les irréconciliables adversaires, comme du parasitisme; mais ce que l'individu a produit par son effort personnel, cérébral ou musculaire, sans exploiter autrui ou le faire travailler à son profit; ce produit, nous réclamons, quel que soit le système économique qui régisse le milieu social, qu'il en *possède* la libre et entière disposition, qu'il puisse le conserver pour son usage, l'aliéner à titre gratuit, l'échanger [illegible] en un mot, en disposer à sa guise. Nous considérons l'avoir comme la conséquence de l'être et ne pensons pas raisonnable ni concevable la liberté d'être sans la liberté d'avoir. Nous considérons contraire à la dignité de l'individu tout système, tout arrangement politique ou social qui nie au travailleur la faculté de recevoir en raison de son effort. « A l'individu selon son effort ». Voilà la formule que nous opposons à toutes celles qui, sous une apparence de générosité, voilent l'exploitation organisée du travailleur par l'Etat ou l'administration socialiste ou communiste. Nous n'admettons pas que celui qui peut produire 10, par exemple, soit *forcé*, *contraint*, *obligé* d'assurer les besoins de celui qui ne produit que 2. Cela nous semble une prime à la fainéantise. Nous n'admettons pas que celui qui apporte tous ses soins à obtenir un produit de qualité supérieure soit forcé, contraint, obligé de satisfaire les besoins de celui qui s'insoucie de la qualité de sa production. Nous voulons pouvoir traiter de gré à gré, producteur avec le consommateur de notre produit, d'en discuter avec lui la valeur, sans ingérence légale ou administrative, étant entendu que cette valeur se base sur la peine ou les difficultés nécessitées pour l'obtention du produit.

(*A suivre.*) E. ARMAND.

« Rien ne va, si une puissance de véritable bonté et de sympathie ne s'en mêle. Celui-là seul chante bien qui chante avec amour; celui-là seul forge bien qui forge avec amour; celui-là seul enseigne bien qui enseigne avec amour; celui-là seul apprend bien qui apprend avec amour. Il faut aimer le ciel bleu, le soleil, les montagnes, la mer, les arbres, les fleurs, les bêtes, les arts, le travail, la grâce et la vertu. Il faut aimer la vie sous toutes ses formes dans les boucles blondes d'enfant comme dans les cheveux blancs des vieillards, comme dans la belle jeunesse, et surtout dans ses peines, ses fardeaux, ses blessures. Et il faut aimer non à moitié, mais de tout son cœur. Bien aimer, c'est bien vivre. Quand le cœur est chaud, tout va. »

WAGNER.
(Dans *Vaillance.*)

Critique des mœurs :

DE LA CALOMNIE

(Fin)

Le calomniateur sait sciemment que celui qu'il accuse des pires trahisons n'a rien à se reprocher, n'a trempé dans aucune affaire louche, n'a touché aucun pot de vin. C'est pourquoi il s'attaque à lui, et il oublie de dénoncer les vrais coupables. Ceux-là il les laisse bien tranquilles, car ils sont du même monde que lui.

Beaumarchais fait dire à Basile : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose ».

« Ce petit murmure devient du bruit » lisons nous dans les *Mémoires* du cardinal de Retz. Ce bruit, il s'agit, pour le professionnel de la diffamation, après l'avoir fait naître, de le faire grandir et de le transformer en un vacarme assourdissant, insupportable aux esprits sensés.

La calomnie invente en se réservant d'ajouter à ses mensonges tout juste ce qu'il faut de vraisemblance pour être prise au sérieux. C'est ce qui la distingue de cette autre tare, la médisance, qui se borne à publier partout, à répéter inlassablement à qui voudra l'entendre, ce qu'elle sait de l'imperfection d'autrui.

« Tel trait de calomnie est plus cruel que le poignard de l'assassin » affirme Diderot. L'embuscomanie et l'espionnite sont des variétés de la calomnie. On n'en est plus à compter leurs méfaits.

Comment punir le calomniateur? Sa conscience ne peut condamner ses actes : il n'a pas de conscience. Il ne connaît pas le remords. Il ne s'adresse aucun reproche. Loin de blâmer sa conduite, il s'acharne dans son erreur, il se prélasse dans son infamie. Il sait qu'il fait le mal, et c'est cette idée qui le soutient.

Il y a des gens qui vivent de la calomnie, et qui en meurent, entraînés dans l'abîme par leurs victimes. Leurs machinations les ont perdus eux-mêmes.

Certains *arrivent* à force de calomnier. Mais ils retombent aussitôt qu'ils sont au pinacle. C'est là leur châtiment.

On ne calomnie pas le calomniateur; on ne se rapetisse pas à sa mesure; on ne se met pas à son niveau. On se borne à lui dire son fait et à déjouer ses calculs.

On méprise la calomnie sans doute, ou la dédaigne, on sait qu'elle n'a qu'un temps et qu'elle retombe d'elle-même : mais, en attendant, elle exerce ses ravages. Elle a tué des esprits virils, des âmes généreuses. L'avenir se charge de la démentir : elle a malheureusement pour elle le présent.

« La calomnie passe, la logique reste », dit avec raison Emile de Girardin.

II

Nous possédons un remède contre la calomnie : la critique. C'est un contre-poison. Ce vocable n'éveille pourtant rien de bien sérieux dans les esprits. Il ne signifie qu'impuissance. Le critique apparaît comme un juge malhonnête, dont le premier soin devrait être de faire son examen de conscience, au lieu de condamner les autres. *Critiquer* est synonyme de dire du mal des gens, de chercher le défaut de la cuirasse, de ne jamais faire amende honorable quand on est convaincu d'erreur. Or, la critique est autre chose. Loin de propager l'ignorance, la petitesse, l'étroitesse d'idées, elle les combat : la critique guérit les maux dont on l'accuse. Elle est précisément l'antidote des vices qui caractérisent l'absence de critique.

Le sens critique déjoue la calomnie. La critique est l'antithèse de la diffamation.

La critique n'est pas cette chose méchante et sournoise qui constitue par excellence l'arme des médiocres. Ne la confondons pas avec sa parodie. La critique ne consiste pas à baver sur le talent, à blaguer l'indépendance, à se moquer de la vérité. C'est la petite critique sans âme qui agit ainsi, et c'est elle qui est par excellence le véhicule de la calomnie. Elle colporte le mensonge, elle répand le venin de ses insinuations perfides. Ses jugements (?) sont viciés. Elle sème la mort dans tous les milieux. La fausse critique calomnie sans relâche, n'ayant qu'un objectif : nuire. Elle ne cherche qu'à étaler des lai-

deurs, qu'à mettre à vif les plaies, qu'au lieu de panser elle envenime.

Cette fausse critique se contente d'injurier, en fait d'argument. Son champ est vaste, et il s'étend à toute la vie. Elle est incapable de découvrir le génie où il est. Elle ferme les yeux sur ce qui mérite d'être critiqué. Elle n'a de complaisance que pour le néant. Elle aime ce qui rampe et s'humilie, ce qui lui ressemble.

La vraie critique nous met en garde contre le mensonge sous toutes ses formes. Son but, c'est de le détruire, et, pour cela, elle le poursuit jusque dans ses derniers retranchements. Elle le poursuit sous les apparences vertueuses dont il s'affuble. Dans ce cas, la tâche de la critique est délicate : elle ouvre l'œil, observe, fournit des preuves de ce qu'elle avance; elle ne fabrique ni ne falsifie aucun document. Elle n'examine rien à la légère. Elle aime la Vie, c'est pourquoi elle s'entoure de toutes les garanties qui permettent de ne pas confondre la vie réelle avec sa contrefaçon. Elle sépare l'ivraie du bon grain. Voilà sa mission héroïque parmi les hommes; voilà sa beauté. N'est-elle pas l'esprit humain planant?

Au-dessus de la bassesse et de la vilenie, l'esprit humain délivré des préjugés, la preuve que l'individu est devenu *lui même*, ne se fie pas au jugement d'autrui pour exprimer une opinion sur les êtres et sur les choses? Elle est la conscience s'interrogeant, et se donnant une réponse conforme à la justice.

Quand l'esprit, — régénéré et renouvelé aux sources de la conscience, — juge sainement des réalités, ne se laisse guider par aucune considération mesquine, plane tout en restant dans la vie, il ne se laisse pas corrompre par la calomnie.

Vous êtes un homme « honnête », non dans le sens donné à ce mot par les bourgeois hypocrites, l'honnêteté consistant pour eux dans l'habileté à ne pas se faire prendre, à faire exactement le contraire de ce que l'on conseille aux autres de faire, vous êtes un homme honnête, c'est-à-dire un homme dont le jugement n'a pas été vicié par l'intérêt, un homme libre, capable de critiquer et de juger, parce que sa conscience ne lui reproche rien.

La critique, qui est l'esprit de justice, vous retient sur la pente de la délation ; elle vous arrête quand vous êtes sur le point de nuire, quand vous vous prêtez aux bruits qui circulent et aux faux témoignages; quand vous acceptez sans contrôle les « révélations d'individus peu recommandables »; chaque fois que vous cédez à un sentiment vil : rancune, inimitié, sectarisme, haine, vengeance, partialité.

La critique est le guide des individus au milieu d'une société corrompue. Elle leur apprend à discerner le vrai du faux, à être eux-mêmes à ne pas se reposer sur l'opinion d'autrui pour s'en former une. Elle exige l'indépendance et la sincérité.

En même temps, elle ne néglige aucun détail pour la manifestation de la vérité. N'écoutant que sa conscience l'homme libre peut alors interroger autrui, interpréter les faits, en tirer un jugement sain et personnel qui vous permette de tenir compte d'une opinion étrangère dans la mesure où elle est au dessus de la laideur, et de modifier l'opinion du milieu, quand il n'est pas réfractaire au bon sens. Telle est l'utilité et la noblesse de la critique.

La critique sincère et loyale, exacte vision des choses, compréhension de la vie, atteste vraiment la supériorité de l'homme sur lequel le sectarisme ni le fanatisme n'ont pas de prises.

Sur cet homme vraiment lui même, la politique n'a aucune influence; il n'obéit pas aux caprices du nombre; il ne s'incline pas devant la force; la laideur, sous toutes ses formes, ne vicie ni son intelligence ni son sentiment. De tels hommes, rares à notre époque, sont des exemples de sagesse, et si chacun s'efforçait de leur ressembler, il n'y aurait pas besoin de faire des lois ni d'instituer des ligues contre la calomnie.

Gérard DE LACAZE-DUTHIERS.

ACTION

Cahiers individualistes de Philosophie et d'Art

Un an : 30 francs

PARIS, 18, Rue Feydeau, (II[e])

TRIBUNE LIBRE

Sur l'Anarchie

Le camarade Gaston Lehaye me permettra-t-il d'ajouter quelques réflexions à celles dont il nous a fait part dans le dernier numéro de *la Mêlée* ?

Il constate avec amertume que, depuis quinze ans qu'il participe au mouvement anarchiste, il ne l'a vu aboutir encore à aucun résultat pratique. Constatation très exacte, semble-t-il, et nous sommes, je crois, tous en général assez d'accord sur ce fait.

Par contre lorsqu'il conclut que le libertaire individualiste, n'ayant rien à espérer de l'avenir, n'a plus qu'à s'enfermer dans un « farouche recueillement », je suis loin, pour mon compte, d'accepter sans réserves cette conclusion pessimiste.

Il ne faut pas jeter le manche après la cognée. J'estime qu'il est préférable de rechercher froidement les causes qui nous ont jusqu'à présent paralysés et de réformer notre action conformément aux enseignements que nous aurons puisés dans cette recherche. Il me semble même que le camarade Lehaye est, au fond, lui aussi, de cet avis et qu'il n'a visé, en signalant le danger, qu'à secouer nos esprits de leur torpeur. En ce faisant, il aura peut-être été l'initiateur d'un mouvement d'idées extrêmement profitable.

Rien ne me semble plus éducatif, plus utile et plus urgent que de convier tous les camarades à cet examen. Comme, pour ma part, je creuse le sujet depuis longtemps, je crois pouvoir donner dès maintenant ma contribution à cette enquête.

∴

Je distingue trois ordres de cause.

Il y a d'abord celles qui tiennent à la nature même des vérités que nous professons. Il est bien certain que, pour les comprendre dans leur pleine signification, il faut des cerveaux déjà très évolués. Il y a donc une grande majorité des êtres humains qui ne pourra venir à nous, en connaissance de cause, que dans un avenir assez éloigné. Il est bien certain aussi que nous avons à souffrir de la concurrence de doctrines plus séduisantes. Les hommes n'ont pas cessé de croire au paradis. Nous ne leur offrons, nous, que la Vérité et la Vérité, il faut l'avouer, présente souvent un visage bien sévère.

Ce sont là assurément des causes profondes, — qui tiennent à l'ordre naturel des choses ainsi qu'à notre structure biologique. Il n'est pas en notre pouvoir de les modifier. Il est donc tout à fait stérile de nous attarder à les commenter.

∴

Des deux autres ordres de causes, je ne retiendrai aujourd'hui que le premier. Il s'agit des causes, à mon sens, les plus importantes. Elles se résument en ceci que nous n'avons pas toujours bien compris ou bien interprété les concepts fondamentaux d'Individualisme et de Liberté.

Individualisme. — Beaucoup de camarades conçoivent l'individualisme comme l'art de se rendre différents les uns des autres, systématiquement, pour le seul plaisir de se diversifier. Ils s'appliquent artificiellement à se modifier parce qu'ils s'estiment d'autant plus eux-mêmes qu'ils ressemblent moins aux autres.

C'est là, à mon avis, non seulement un véritable contre-sens, mais une dangereuse erreur. L'individualisme consiste à penser et à agir en fonction de cette vérité que l'individu est la seule réalité sociale. Pratiquement, pour chaque individu, il consiste d'abord à être soi. Or, n'est-ce pas souvent violer et adultérer son moi véritable que de s'en faire un, conventionnel, volontairement étranger à tous les autres.?

Il ne faut pas oublier qu'au point de vue physiologique et psychique, il y a unité d'espèces entre les hommes, qu'au point de vue intellectuel, en particulier, la vérité scientifique qu'ils acquièrent peu à peu vient encore, chaque jour, unifier un peu plus leurs esprits. Pour tous les cerveaux humains il n'y a qu'une seule façon de concevoir que la somme de trois angles d'un triangle est égale à deux angles droits. Il ne faut pas oublier davantage que notre moi est un édifice qui se construit incessamment en nous, avec, pour matériaux, des acquisitions que nous devons à d'autres mois... Etat d'esprit visionnaire, dit fort bien Lehaye. Nous oublions trop les réalités et celle-ci surtout que la société est en fait une juxtaposition de « mois » et que, socialement quelquefois, comme arithmétiquement toujours, *deux* sont plus que *un*.

La conséquence fâcheuse de cet individualisme si étrangement dénaturé, c'est qu'il rend à peu prés impossible toute collaboration efficace entre nous. Chacun, enfermé dans un compartiment étanche, se défend des idées d'autrui comme d'une souillure. Comment pourrions-nous, nous efforçant ainsi en quelque sorte au désaccord de la pensée, trouver encore assez de cohésion pour une action commune?... Nous ressemblons à des musiciens, assis à leur pupitre, l'archet en mains, mais qui ne peuvent se décider à jouer parce qu'ils se croient diminués de fournir au voisin la note isolée nécessaire à l'harmonie de l'ensemble.

Je comprends très bien, pour ma part, les unicistes impénitents qui ne veulent jouer que des soli. C'est leur affaire. Je suis trop passionnément libertaire pour les blâmer ou les prêcher. Je suis moi aussi, à mes heures, un soliste ombrageux; mais il m'arrive d'aimer la symphonie. C'est aux camarades qui l'aiment comme moi que je m'adresse. Ne sont-ce pas, en définitive, des nôtres qui ont introduit dans le monde, à côté de la volonté de puissance, la notion nouvelle et splendide de volonté d'harmonie?...

Mais il y a une autre cause encore qui réduit au silence nos violons prêts à chanter. C'est l'horreur profonde que nous avons de tout chef d'orchestre. Et ceci me semble provenir d'une mésintelligence de la notion de liberté.

∴

Liberté. — La liberté n'est pas du tout la faculté de faire tout ce qui vous plait. La nature nous convaincrait vite de notre impuissance à cet égard. La liberté, c'est simplement le fait d'échapper à la contrainte d'autrui. La liberté n'est pas incompatible avec des obligations très impératives. Il en est même de ces obligations qui sont comme l'expression même de la liberté, ce sont celles qui nous sont imposées *à nous mêmes par nous-mêmes*...

L'Anarchie est donc tout le contraire que l'absence absolue de contrainte. Nulle discipline plus rude que celle à laquelle doit obéir le libertaire individualiste. Nul maître plus exigeant que celui qu'il s'est donné : la Raison. Peut-on concevoir d'ailleurs qu'une société ou toute contrainte extérieure aurait été abolie, puisse rester et gouverner l'animal qui gronde au fond de chaque unité sociale?

Nous négligeons, il me semble, beaucoup trop cette vérité fondamentale : Tout est discipline et subordination dans la nature. La moindre goutte d'eau obéit à des lois implacables qui la propulsent dans les fleuves, l'aspirent de la surface des mers, la précipitent sur le sol en larges pluies. Nous sommes exterminés comme elle et toute la Révolution que l'Anarchie se propose d'accomplir se réduit, en dernière analyse, à substituer à l'empire despotique des autres mois sur l'individu, l'empire, seul légitime, de sa propre raison et de sa propre volonté.

Or, raison et volonté sont des dons qui, en fait, ne sont pas accordés à tous. Il est toute une fraction de l'humanité qui, trop faible et trop peu éclairée, demande des directives. Il n'y a rien d'anti-individualiste à se subordonner, — je dis bien subordonner, — volontairement et sans contrainte aux suggestions d'une raison et d'une volonté étrangères, rien d'anti individualiste à fournir des directives à qui les demande. Tout ce qui différencie l'ordre de la subordination capitaliste ou socialiste, c'est que la nôtre, quand elle existe est *libre*, c'est à-dire *volontaire* et *temporaire* et qu'à côté de cette subordination consentie nous n'en admettons pas d'autres.

En ce qui me concerne, ma sensibilité ne s'oppose pas absolument à ce que j'obéisse et je ne me considère pas comme moins autonome si, par un décret de ma volonté souveraine, dans certaines conditions déterminées par moi et à titre révocable, je me soumets à l'impulsion d'une intelligence étrangère. J'ai déjà pour maîtres Marc-Aurèle, Emerson, Nietszche et Stirner. J'en puis souffrir d'autres...

∴

Un mot encore.

Cette conception étroite de la liberté, une conception non moins étroite du déterminisme universel et de l'instabilité du moi uniciste ont conduit beaucoup d'entre nous à éteindre en eux le sentiment de la responsabilité. Je ne parle pas de la responsabilité morale. La notion du bien et du mal est une notion subjective et dangereuse dans les rapports des hommes entre eux. Laissons donc, si vous le voulez, la morale de côté. Il n'en reste pas moins une responsabilité de fait, une responsabilité naturelle qui nous fait rapporter au moi la conséquence des actes que le moi a accompli. Si je cours imprudemment pour prendre un tramway et me casse une jambe, il n'est là ni bien ni mal et il n'y a que moi que je puisse traiter d'imbécile.

Pratiquement le sentiment de la responsabilité est le principe de l'action. La subordination anarchiste, parce qu'elle ne comporte ni contrainte ni sanctions, demande des hommes conscients et qui se sentent responsables.

J'en ai assez dit aujourd'hui.

Il reste encore une catégorie de causes, à peine moins importantes : 1° La présence dans nos idées d'un nombre encore considérable d'idéaux métaphysiques ; 2° l'absence à peu prés complète de toute économique libertaire. J'en parlerai prochainement.

Marc LEFORT.

MON CARNET

Pas de nouvelles des numéros d'*Action* saisis à la frontière belge.

∴

Le premier numéro de *l'Un* comportera notre manifeste individualiste.

∴

Notre camarade Marc Lefort se propose ici même de développer — jusqu'au bout — l'économie individualiste.

∴

En avril et mai, Marcel Sauvage et Florent Fels feront une tournée de propagande en province. Nous avons déjà reçu quelques lettres à ce sujet. Que les camarades veuillent bien y songer, chacun dans son centre.

∴

Malatesta, directeur d'*Humanita Nova*, réclame l'échange de l'*Action d'Art* et de l'*Idée Libre*, 3, via Goldoni, Milano.

∴

L'Un publiera sa situation financière à chaque numéro. Voulez-vous qu'il vive? alors n'oubliez point la souscription permanente.

∴

Prière à tous les dépositaires de bien vouloir s'acquitter à notre égard au plus tôt. Nous avons absolument besoin de ces fonds.

∴

Ce 10 avril prochain : banquet P. Lebesgue, écrire à Christian, 86, rue de l'Aqueduc, Paris (10[e]).

∴

La camarade Monette Thomas nous prie de dire que l'Association ouvrière de couture, 51, rue Vivienne, Paris, est dissoute pour raisons locatives.

∴

Nos causeries, à Paris, reprendront samedi prochain.

« Si l'on pouvait aller au fond des choses, il n'est pas dit que l'on ne découvrirait pas que c'est la puissance de quelques âmes belles qui soutient les autres dans la vie. N'est-ce pas l'idée que chacun se fait de quelques êtres choisis qui est la seule morale vivante et efficace? Mais dans cette idée quelle est la part de l'âme élue, et quelle est la part de celui qui l'élit? Est-ce que cela ne se mêle pas très mystérieusement et cette morale n'atteint-elle pas des profondeurs que la morale des plus beaux livres ne pourra jamais ébranler? Il y a là une influence d'une étendue dont les bornes sont bien difficiles à fixer, et une source à laquelle chacun de nous va boire plus d'une fois par jour. Est-ce que une défaillance dans un de ces êtres que vous considériez comme parfaits, que vous aimiez dans la région de la beauté ne diminue pas immédiatement votre confiance dans la grandeur universelle des choses et de notre admiration pour elles. »

M. MAETERLINK.

Dans *Le Trésor des Humbles*.
(La beauté extérieure.)

Littérature

Le dimanche 29 février 1920 a eu lieu au Salon des Indépendants (Grand Palais), la première matinée organisée par la revue individualiste *Action*. Cette matinée fut suivie, non seulement par les critiques, les artistes, mais aussi par tous nos camarades de *la Mêlée* et d'*Action*, habitant Paris. Elle se composait d'auditions d'œuvres de Rimbaud, Baudelaire, Mallarmé, Sarry, Apollinaire, lues par des artistes de la *Comédie Française* et de l'*Odéon*, d'une causerie de Jean Cocteau sur le grand musicien Eric Satie, suivie d'un concert avec les œuvres du maître, et enfin d'une présentation de l'école d'éducation esthétique et de danse de Mme M.-L. Sondaz. La matinée débutait par une conférence de Florent Fels, sur :

Les Classiques de l'Esprit nouveau

dont nous donnons ici quelques extraits :

Every body want to know
What is called the tichle toe

Ceci n'est pas un verset de la Thora, ni un aphorisme de Freûde dont on parle tant et qu'on connait assez peu. Mais une sentence à peu près intraduisible donne de suite de l'importance au conférencier le plus médiocre. Ma petite machine est le refrain d'une chansonnette américaine dont la traduction est à peu près :

Tout le monde voudrait connaître
ce qui s'appelle « chatouille-moi le gros doigt [de pied.

et pour traduire du slingue, ou argot, l'esprit de cette œuvre remarquable : « t'en fais pas pour le chapeau de la gamine. »

Nous la chantions, cette romance stupide, ou plutôt je la chantais avec les nègres de la Great Registration Corps Service américain, ce qui signifie, service de l'Identification des morts du champ de bataille, et cette blague était une manière de manifeste de gens qui voulaient échapper à la tristesse du moment... et vivre.

Ces messieurs du Dada chantent aussi — tout le monde voudrait connaître ce qu'on appelle le Dada — sur un mode mineur orchestré par M. Picabia, et là aussi, les pertes sont très lourdes, et l'on succombe à l'ennui. Si l'art n'est point sans un certain sérieux. Il meurt de l'ennui. Je ne veux pas passer pour un monstre, mais j'admirai que des américains, j'ai reconnu ne ne pas saluer les enterrements, fut ce ceux des poètes, et c'est pourquoi il ne sera ici question, ni de Cl... L... ni de Verlaine. Je m'accommode mal du respect à ce qui n'est plus, mais les poètes dont on va lire devant vous quelques œuvres, sont tellement vivants, tellement présents, qu'*Action* a voulu, en les honorant, s'honorer de leur présence spirituelle...

Par crainte du bolchevisme, les bourgeois se sont faits cubistes, moyen terme qui est tout à leur honneur.

Chaque génération éprouve le besoin de briser ses idoles, et chaque recherche nous amène vers des conceptions plus pratiques et plus humaines ; la production artistique en est ainsi plus ardente et plus généreuse.

Il n'y a pas de règles définies dans la nouvelle poésie. Il y a des tendances — ne pas se plier à l'asservissement de la rime, aux vieux clichés de forme et de métrique. Exposer directement, sans rhétorique, l'objet. De l'image ainsi isolée se dégage l'émotion.

Emploi du mot juste, exact, technique.

Trois thèmes se proposent : l'homme — la nature — les forces.

Les actions heureuses naissent dans l'enthousiasme et celui-ci ne possède ni règle ni loi. Il est spontané, vivant de jeunesse ardente.

L'œuvre créée dans l'amour porte loin ses vertus fécondantes, et l'œuvre d'art est à son tour génératrice d'idées. *Le véritable artiste est toujours au dessus de la nature*, il va plus haut, *il spiritualise*. L'artiste toujours synthétise, car il n'y a pas art sans création. Copier Ronsard ou Villon en faisant servir leur prosodie à l'évocation des phénomènes actuels n'est pas créer. Nous avons besoin d'inattendu et surtout *de joie*. Après cinq années de travaux forcés dans les tranchées, de vie végétative, fut-ce par le bouffon ou le burlesque que nous voulons de la jolie. Peu à peu la forme s'affinera.

Le poète est le tremplin à charge du temps. A l'historien qui écrit gloire [guerrière. La guerre avec l'imbécile qui crie à Berlin ou demande qu'on lui apporte au breakfast Mr de Hohenzollern coupé en tranches dans son journal, au politicien optimiste et fier de son temps, à l'imbécile heureux qui chante l'intelligence en fleur il répond « *Non !* » parce que sa sensibilité plus subtile lui fait percevoir ce que les puissants du jour voudraient cacher. A chaque moment solennel de l'histoire, nous les retrouvons, comme ces statues antiques, qui, à la croisée des chemins, d'un large geste du bras montraient la route aux égarés.

Il y a de bons poètes. Il n'y a plus de grands poètes, parce que détachés des contingences et du véritable héroïsme du temps, ils dédaignent de venir concourir au grand œuvre qui va transmuter le monde. A la moyenne des foules, le poète oppose la vérité individuelle la plus haute. Les acquisitions syntaxiques, les élégances de style, n'ont pas plus d'importance dans l'histoire de la littérature contemporaine, que les œuvres de Mlle de Scudéry ou de Genlil-Bernard confrontées à celles de Molière et de Rousseau. Nous sommes excédés de « Grands Cyrus », de « cartes du Tendre », de « Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour », des pets coupés en quatre de ces jeunes poètes *sans pareils*, qualifiés par leurs amis, de génlaux, et qui réécrivent, avec moins de facilité, les mémoires d'un âne de la comtesse de Ségur.

Las de cette littérature de grands couturiers, las de ces poètes populaires qui, travaillant pour la foule ont tellement le souci du succès immédiat qu'ils mettent leur idéal au niveau de la rue ou du cirque. *Individualistes nous sommes*, parce que nous écrivons d'abord *pour nous*, avec le souci d'être d'accord avec notre conscience. *Ecrire est un besoin*, comme manger et faire l'amour. « Ce que j'ai dans le ventre il faut que cela sorte », disait Goethe. Ce qui n'est pas nécessaire, c'est écrire pour vivre, il y a d'autres professions, ou pour épater les naïfs comme ces Messieurs du Dada, plagiant les futuristes italiens.

La littérature n'est même plus considérée comme une profession, mais comme une affaire. Pour y atteindre à défaut d'idées, on cultive les mots, et de la littérature à la vie, les phrases remplacent l'action on parle, on écrit, on n'agit plus. C'est contre cet esprit que nous avons conçu la revue *Action* — si je n'ai pas fait précéder le 1er numéro d'un manifeste, c'est que le seul moyen de nous affirmer était de créer une œuvre d'union entre les artistes, écrivains, lecteurs, individualistes en ce sens qu'ils n'appartenaient à aucune tendance, aucun cénacle, aucune école. Choisis simplement pour l'originalité de leur esprit et l'équilibre formel de leur expression. Voici tout notre orgueil, offrir au public des œuvres recommandables non par le nom de leurs auteurs, mais par leur valeur intrinsèque et surtout ne pas sacrifier à l'ambigu, à la pataphysique prétentieuse des néo-normaliens de Saint-Sulpice, ou aux excentricités de certains farceurs moroses.

L'art est la fleur d'un cerveau équilibré fécondé par le génie. Je parle de l'art n'ayant à souffrir ni des contingences ni du temps. La beauté est l'expression de l'infini dans le temps. L'utilité, je dirai presque, l'utilité matérielle de l'art, c'est de transmettre aux générations successives, les idéaux les plus élevés de l'humanité. Le témoignage le plus haut est du plus grand poète et devient vérité. Et plus le créateur est équilibré, mieux il exprime son temps. Baudelaire est le point de rupture avec le faux, le poncif romantique. Le poème redevient une œuvre vraie, un témoignage. Dans Poë, il a puisé le goût du fait-divers élevé à la dignité de matière lyrique. L'artiste trouve dans la vie des thèmes lyriques pour ses compositions les plus idéalistes. C'est en lui que je vois l'initiateur heureux, car on peut citer Poë et Aloysius Bertrand mais, comme me disait un ami américain « comme Poë est plus beau dans la traduction Baudelaire » Initiateur heureux au récit rapide, poème en vers, poème en prose, monde, microcosme, petite humanité que son art savait recréer en quelques vers.

Avec Rimbaud, désillusionné à 16 ans, là personnalité s'affirme par la volonté contre les éléments. Il est l'absolu en quête du parfait qui recule et disparaît. Il cherche son unité, la plénitude de la vie. De là son attitude intransigeante qui paraît pour les spectateurs superficiels une sorte d'anarchie mystique, alors qu'elle est son contraire. Il n'a jamais trahi la langue et c'est le courage et l'ardeur de notre littérature contemporaine. Mallarmé, le plus subtil, le plus exquis et le plus dangereux prince de l'introspection, primat de l'Institution lyrique du moi profond et tout-puissant, photographe des paysages de l'âme.

D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux ce qui est préférable, pensent quelques poètes modernes à Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.

Il ne restera pas parmi les plus grands, mais parmi les plus spirituels (au vieux sens du mot) et les plus distingués. Il est la politesse de la langue française au XIXe siècle.

Jarry ? Il y a le rigolo, celui qui s'écriait un soir d'Opéra alors que les violons s'accordaient : « Je trouve impudent et déplacé que les spectateurs des premiers rangs se soient permis de venir ici avec des instruments de musique. » Il y a aussi celui qui avait vu le côté ridicule et pompeux de la nouvelle religion moderne, le scientifisme et qui l'a immortellement ridiculisé dans Faustrol comme il a ridiculisé le bourgeois français, grossier, intéressé et sentimental, dans Ubu. Enfin celui qui nous quitte à peine, Apollinaire, dont la vie fut éblouissante comme un beau voyage.

Né à Rome, mort à Paris. Sa mère, russe. Son père ? Il le prétendait cardinal romain, rose pourpre de l'amour et pourpre cardinalice. Elève à Nice, puis à Monte-Carlo, au collège de la Congrégation de la Sainte-Vierge. Notre ami Louis de Gonzague Frick pourra nous donner un jour de vivants détails sur la vie de lycée de celui qui fut son condisciple. Poète précoce, il se fit expulser du lycée à la suite d'un poème erotique sur la très sainte patronne du lieu Madame la Vierge.

Il vient à Paris dans le barnum de 1900, et son œuvre est une exposition universelle. La vie d'Apollinaire est un beau voyage.

« Mon beau navire, ô ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Dans une onde amère noire
Avons-nous assez divagué
De la belle nuhe au triste soir. »

Visionnaire qui vit le rêve et rêve des réalités.

Sa langue admirablement souple où l'esprit se joue, bouillonne, tourne en remous soyeux.

Il meurt le front fleuri d'une étoile au soir de la guerre.

Deux œuvres restent inédites : *La femme assise* et une pièce : *Casanova*.

Amoureux des livres rares, il portait sans orgueil son érudition, il avait toutes les curiosités et s'intéressait à la vie d'autrefois avec la patiente attention d'un antiquaire, cependant qu'il regardait avec curiosité la vie moderne pour y découvrir ce qu'elle contient de rare et de délicat. Trop mobile pour songer à faire école, il totalisait l'élégance de plusieurs races. Habile à débrouiller les textes, il puisa dans le futurisme ce qui pouvait être une nouvelle source de richesses pour la langue, les mots en liberté et la sécheresse simplement descriptive lorsque d'un mot il pouvait traduire l'idée ou l'évocation directe d'une image.

Des calligrammes, il ne faut pas voir autre chose qu'un joli divertissement d'artiste qui, vivant parmi les peintres, a voulu un jour s'écrier : et moi aussi je suis peintre. Mais je suis persuadé qu'il n'ignorait rien des poèmes en forme de lyres, d'orgues, d'autels, de syrinx, jeu lyrique déjà en honneur chez les poètes de la Grèce antique.

Son vers est à l'image de son esprit, il passe de la prose rythmée à l'alexandrin avec des grâces de jongleur, parfois pipe les dés, mais pour nous réserver la surprise, après les avoir escamotés, de nous les tirer du nez comme un simple prestidigitateur.

Florent FELS.

(A suivre).

Florent FELS a retiré son Anthologie philosophique du journal depuis plusieurs mois. Elle doit paraître en librairie aux éditions de *Sur le Vif*, 86, rue de l'Arbre-Sec, Paris (Ier).

La série de 10 numéros : 2 francs

Etranger : 2 fr. 60

Aveux d'un Vieux Forban

C'est parce que nos idées personnelles sont, pour chacun de nous, des dogmes indiscutables que jamais la liberté de la presse, de réunion et d'association n'a pu s'établir en France.

« La liberté de la vérité, dit Louis Veuillot, est l'esclavage de l'erreur. »

Quand l'Empire a « opprimé l'Univers », il appliquait tout simplement sa doctrine.

Chacun des partis qui arrivent tout à coup au pouvoir considère ses idées comme sacramentelles.

Parlez donc, écrivez, réunissez-vous, associez-vous, mais... pour le bon motif.

Yves GUYOT.

« Nos préjugés politiques »

Lisez

L'Action d'Art

André COLOMER et Marcel SAY

15, rue de la Grande-Chaumière

PARIS (XVe)

Notre Voix

GÉNOLD

55, rue des Abbesses, PARIS XVIIIe)

Les Humbles

Maurice WELLENS, *1, rue Descartes*

L'Idée Libre

André LORULOT

CONFLANS-SAINT-HONORINE S.-et-O.)

COMMENT ON SE MENT

En vérité, il n'est plus guère question de casuistique aujourd'hui, mais pour étouffer en nous les avis de la conscience ou simplement de la raison, nous imaginons tous les jours des [illegible] à peu près semblables à ceux que les plus vieux fixèrent jadis dans leur code. En certaines circonstances, nous sommes parvenus à de subtils exercices. Au moment de choisir entre l'action que le devoir ou le bon sens nous désigne et celle que nos appétits réclament, nous accumulons en faveur de la seconde une foule de raisons, et ces raisons luttant avec avantages contre les scrupules qu'éveille la première, nous éprouvons en fin de compte une impression de détente qui nous annonce que le conflit s'apaise en même temps que la conscience fléchit. On va mentir effrontément, et par avance on a honte de soi, mais on se calme en songeant que tout ce que l'on va dire pourrait être vrai. On va commettre une lâcheté par faiblesse ou veulerie, et l'on décide, pour s'y résoudre, qu'il faut savoir se plier à toutes circonstances, que la sagesse veut qu'on s'accommode aux nécessités de la vie, et qu'aller se briser contre une force qui vous dépasse est une pure sottise. On va trahir ses [illegible] pour un petit intérêt mesquin, et l'on se persuade que les vieux principes étaient mal fondés, qu'en les tenant pour vrais on s'était trompé et que, d'ailleurs, rien n'est absolu ni exempt de critique. On va commettre, pour « se pousser » une petite bassesse, on va se livrer aux plus plates intrigues, et l'on se dit en relevant la tête que les faits sont les faits, que les belles théories n'aboutissent à rien, qu'on doit être avant tout pratique, et qu'il faut agir. On va sévir injustement, on va se rendre coupable d'une perfidie, et l'on pense, pour se rassurer : « Mieux vaut être la dent que l'herbe ». Et si l'on rencontre, l'instant d'après, un félon, un menteur, un lâche, un traître ou un intrigant, on déblatère toutes les injures que l'on sait contre une société de fripons qu'il faudrait pendre haut et court pour purger la terre de toutes les horreurs qu'on y voit germer.

. . . . . .

Vraiment non, leur intérêt est le même, c'est de pouvoir librement et pacifiquement cultiver leur champ, sans le service militaire qui enlève les jeunes hommes à leur famille, sans la menace permanente d'une guerre effroyable qui dévastera vies et fortunes. Voilà l'idéal des paysans allemands, aussi bien que des paysans français, des mineurs anglais et des matelots italiens. Tous les travailleurs ont intérêt à la paix, et de vrai, tous aspirent à la paix. C'est le premier besoin des uns et des autres ; car toute guerre est désastreuse, même pour le vainqueur ; toute préparation à la guerre est un instrument de ruine.

Ch. BECHET.

(La Paix et la Guerre).

Le Gérant : Marcel SAUVAGE.

IMPRIMERIE OUVRIÈRE
[illegible] le Recouvrance, 39